

*Une œuvre n'est jamais terminée,  
seulement abandonnée.*

**Leonardo da Vinci**

*Comment puis-je commencer quelque chose de nouveau  
avec encore tout d'hier à l'intérieur de moi ?*

**Leonard Cohen**

*Quiet people have the loudest minds.*

**Stephen Hawking**

# Prologue

Ploc.

— *Pourquoi tu m'emmènes pas ?*

— *C'est pour ton cadeau.*

*Maman attache ses souliers. Quelque chose ne va pas, je le sais. Je le sens.*

— *Je vais pas regarder, promis.*

— *J'ai dit non !*

*Je m'enfonce dans le divan, relève mes genoux vers ma poitrine. Ma mère se masse les tempes. Elle a de gros cernes sous les yeux. Elle est toujours debout, la nuit, c'est pour ça ; je l'entends souvent. Elle me pointe finalement, le regard sévère.*

— *Tu restes ici et tu auras ton cadeau de fête quand ce sera le temps. Tu bouges et ça va mal aller, compris ?*

*Je hoche la tête, silencieux. J'ai demandé un robot. Qui parle. Comme ça, je vais avoir un ami.*

*J'entends le robinet de la cuisine qui coule. Ploc.*

*Je vois la marque que la bouteille de bière de papa a faite sur le mur quand il l'a lancée, l'autre jour. Je dessinais et il aime pas que je dessine. Alors, il a lancé sa bouteille vers moi.*

*Ma mère attrape le gros sac-poubelle qu'elle a rempli de vêtements tout à l'heure et se dirige vers la porte. Assis, les jambes en tailleur, l'index de la main droite traçant le pourtour des trous dans mon pyjama, je la regarde partir.*

Je quitte le sommeil comme on trébuche ; par surprise et contre ma propre volonté. Les yeux grands ouverts sur le plafond de ma chambre, je desserre les poings, libère la couverture qu'ils avaient emprisonnée. Ce n'était pas qu'un rêve ; c'était aussi un souvenir.

*Ploc.*

# ANTONIN

Je déteste ce son. J'essuie mon front en sueur du revers de la main. Ma chambre, dans le sous-sol, communique avec celle de mon frère, les deux pièces étant séparées par une salle de bain. Je vois, étirant le cou, que sa porte est ouverte ; il a dû se lever pour boire de l'eau. Il ne referme jamais le robinet correctement.

*Ploc.*

Avec un soupir fatigué, je me lève à mon tour.

Je presse une débarbouillette humide contre mon visage. En me redressant, je fais tomber le verre de plastique sur le sol, il rebondit sur la céramique, roule jusque dans la chambre de Charles. Je jette un œil vers son lit en allant le récupérer. Mon frère n'a pas bougé. Ce n'est pas surprenant, il est sourd.

Devant le lavabo, je ferme les yeux, pense à de belles choses pour me calmer. Le ciel, dont la palette de couleurs est si vaste, le fusain et sa poudre noire comme de la suie, le bois du chevalet, inégal et couvert de traces d'œuvres passées. La peinture à l'huile entre mes doigts, qui glisse et qui recouvre les souvenirs.

Je fixe mon reflet un moment. Je vois tout ce que je suis. Tout ce qu'il y a à cacher. Si les gens savaient... Cette phrase, c'est toute ma vie. S'ils savaient.

# 1

La main de mon frère sur mon bras me réveille. La lumière du matin entre par la fenêtre du sous-sol et éclaire son visage, ses cheveux bruns, son sourire, ses broches.

« Bien dormi ? » signe-t-il avec ses mains.

Je réponds d'un hochement de tête affirmatif. Avoir un frère sourd comporte des avantages : il ne m'entend jamais quand je me réveille en sursaut la nuit.

« Tu as encore du temps », signe-t-il cette fois.

Je le regarde quitter ma chambre et attraper sa brosse à dents. Charles a quinze ans, deux ans de moins que moi. Je vais à l'école tout près de la maison, mais il doit aller à Longueuil, à trente minutes d'ici, dans une école oraliste pour les élèves malentendants ou sourds ; il quitte la maison plus tôt.

Des pas au-dessus de ma tête m'indiquent que nos parents sont levés. La lumière rouge dans l'escalier menant au sous-sol clignote. En guise de réponse,

Charles active l'interrupteur aussi. Aucune parole, rien à dire ou à expliquer. J'aimerais que ce soit comme ça dans toutes les sphères de ma vie.

Je me lève. Charles renifle. Il fait le signe du mot « crêpes » avec un clin d'œil. Son odorat est surhumain, je ne sens rien du tout. Mon frère replace ses cheveux devant le miroir. Il n'est pas plus grand que moi, mais plus bâti, puisqu'il joue au hockey. Notre père et lui se ressemblent, alors que moi... J'ai été adopté, c'est pour ça. Ils aiment le sport, j'aime l'art, ils rient fort, je suis gêné de sourire, ils ont les cheveux bruns, j'ai les cheveux châtain, ils ont les yeux verts, j'ai les yeux bruns. Ils aiment les filles... Je ne suis pas comme eux.

Je prends une douche rapide. Je n'ai pas envie de retourner à l'école. Tout l'été, j'ai travaillé. Sans arrêt. J'ai évité les partys, n'ai presque pas vu mes amis. Je me sentais plus en paix. Un peu. Parce que qui dit « vie sociale » dit « faire semblant ». Pour moi, en tout cas.

Je sors de la douche, noue une serviette autour de ma taille. Je ne comprends pas comment les autres font pour ne pas voir que je suis différent. Je suis si bon acteur ? Dans mon reflet, c'est tout ce que je vois. La différence. Plus que mon apparence, c'est mon intérieur qui n'est pas conforme. Les cauchemars qui ne sont jamais seulement imaginaires, les envies... La peur, comme une maladie...

# ANTONIN

— Tu veux de la compote de pommes sur tes crêpes ? me demande ma mère quand j'arrive finalement au rez-de-chaussée.

Charles écarte les bras avec un sourire, l'air de dire : « J'avais raison, hein ? »

— De l'argent pour dîner, lâche mon père en déposant un billet de dix dollars devant mon assiette.

Je l'empoche avec un remerciement. « Mon tour », signe Charles, ce qui fait rire mon père.

— Toi, tu manges avec moi à la cafétéria, ce midi.

Mon père est enseignant à l'école de Charles.

« Injustice », réplique mon frère avec un clin d'œil dans ma direction.

— Tu n'es pas le prochain Picasso, rétorque mon père.

Il parle presque toujours quand il s'adresse à Charlot, qui lit sur ses lèvres. Je préfère les signes. Plus calmes, plus posés. Je les ai appris en quelques mois, quand je suis arrivé parmi eux. J'avais six ans ; Charles, quatre. Je n'étais pas censé séjourner longtemps dans cette famille d'accueil, mais je ne voulais pas partir,



alors je me suis efforcé d'être exactement comme mes parents le souhaitaient. Et ils m'ont adopté. J'essaie tous les jours de ne pas le leur faire regretter.

Mais mon père a tort : je ne serai jamais comme Picasso, je ne fais pas de l'abstrait, je m'intéresse au réalisme, aux textures, aux émotions. Mes parents et mon frère ne connaissent pas grand-chose à l'art, mais ils m'ont toujours encouragé.

Au-dessus du garage, il y a une pièce juste pour moi. Que je ferme à clé, où je peux ranger mon matériel, mon chevalet, mes toiles, mes crayons. Et, surtout, mes carnets de dessin. S'ils savaient ce que je cache sous les boîtes, dans la garde-robe...

Charles enfourne sa dernière bouchée de crêpe et se lève en faisant signe à mon père de se dépêcher.

— Misère... Je ne serai jamais arrivé aussi tôt au travail qu'avec toi ! Je vais m'habiller, une minute.

Mon frère redescend les marches vers sa chambre. Ma mère me tend le plat de crêpes pour que j'en prenne une seconde. Elle caresse ma tête et quitte la cuisine. Je la suis des yeux longuement. Elle a un peignoir couleur saumon et ses pantoufles crème dont les semelles grattent le plancher quand elle marche. Ses longs cheveux se balancent dans son dos. Où va-t-elle ?

# ANTONIN

Je me concentre sur mon déjeuner, écoute les pas de mon père au-dessus de nos têtes, le robinet qui coule dans la salle d'eau, non loin.

Mon frère remonte au rez-de-chaussée. Il a enfilé ses souliers, des shorts en jeans et un t-shirt de son équipe de hockey. Sa casquette est à l'envers sur sa tête.

« Qu'est-ce que t'en dis ? » me demande-t-il. « Tu crois que ça va aller ? »

Aussi confiant qu'il soit, je me doute qu'il doit être anxieux de commencer la nouvelle année.

« Bien sûr que ça va aller », que je réponds avec mes mains. « Tu es Charles Doiron. »

Ça le fait rire et il laisse tomber son sac près de la chaise de notre père, à ma droite, avant de s'y asseoir.

« C'est censé vouloir dire quoi, ça ? »

« Meilleur joueur cinq ans de suite. Gars super cool. Tu es toi et c'est suffisant. Ceux qui pensent le contraire auront toujours tort. »

— Antonin, dis à Charles que je suis prêt ! lance mon père d'un endroit dans la maison où je ne peux le voir.

Je transmets le message à mon frère, qui n'a cessé de me fixer, un immense sourire aux lèvres. Il me remercie en posant ses doigts près de son menton et redescend au sous-sol. C'est le deuxième mot que j'ai appris. « Merci. » Le premier, ça été « ballon ». On fait comme si on tenait une sphère entre nos mains, comme une planète, au niveau du torse, près du cœur. Ballon, planète, cœur... Cette famille, c'est mon univers. Ils m'aiment.

Je me retourne et regarde le réfrigérateur. Le premier dessin que j'ai réalisé quand je suis arrivé ici y est encore affiché : il s'agit d'un ballon bleu.

Ma mère prend place à ma droite et attire le plat de crêpes vers elle, en roule une.

— Tu as l'air distrait, ce matin, me fait-elle remarquer. Tu es nerveux pour ta dernière année de secondaire ?

« Pas du tout », que je mens avec mes mains.

C'est une habitude. Charles ne se sert pas beaucoup de sa voix, alors je ne me sers pas de la mienne. Et ça fait bien mon affaire.

— Tu vas être parfait, je n'ai aucune crainte, continue ma mère. Comme toujours, ajoute-t-elle avec un clin d'œil. Ensuite... imagine, tu t'en iras à New York !

# ANTONIN

Une boule monte dans ma gorge. Un coup d'œil vers l'horloge me confirme que, si je me sauve au sous-sol pour préparer mon sac à dos, ce sera crédible. Quand j'avais douze ans, plusieurs écoles d'art et universités ont commencé à démontrer un intérêt pour mes dessins et mes toiles. Elles m'ont offert des bourses. J'ai arrêté mon choix sur le Institute of Fine Arts de New York. Pas de cégep pour moi, c'est là que j'irai étudier, l'an prochain.

Assis sur mon lit, je me frotte le visage. Je les aime, mes parents, ils sont cool. Ma mère est éducatrice en garderie. C'est sa grande amie, travailleuse sociale, qui est venue me chercher à l'hôpital, il y a onze ans, et qui lui a parlé de ce petit garçon qu'elle devait placer. J'ai eu beaucoup de chance. Ma mère et mon père sont tombés du ciel. Je ne veux même pas imaginer ce qu'aurait été ma vie sans eux. Le problème, c'est qu'ils ont une image de moi qui est brouillée. En fait, c'est faux. Leur image est belle. C'est moi qui suis brouillé.

Je conduis jusqu'à l'école, puis je laisse le volant à ma mère pour qu'elle aille à son travail. Les mardis et jeudis soir, je prends l'autobus pour aller à mes cours d'art, à Montréal. Sinon, je marche, ou Yohan, mon meilleur ami, me ramène quand il a le véhicule de ses parents.

Ma nouvelle case se trouve près d'une fenêtre, dans la quatrième rangée. Je fais bouger la porte métallique sous les rayons du soleil. Ça me rappelle mon cauchemar de cette nuit, alors je cesse. Je fixe l'espace vide qui m'est offert. Le vide me fait peur.

— Hé ! s'exclame Yohan en s'appuyant sur la case d'à côté. Ça va ?

Il me lance son immense sourire que je connais si bien, ses dents blanches brillent dans son visage ébène. On est amis depuis la maternelle. Nous sommes très différents. Il prend beaucoup d'espace et pas moi, j'aime écouter et il aime parler. Avec le temps, nous nous sommes construit des souvenirs communs. Yohan poursuit :

— Pourquoi tu fais cette tête-là ? Tu t'ennuies d'Amélie ?

— Comment elle va ?

— Bien, je crois. Tu regrettes ?

Je secoue la tête, les mains dans mon sac. Rompre avec Amélie était la chose à faire. La gentille Amélie, la jolie Amélie, celle qui attendait avant de faire l'amour pour la première fois, qui ne répliquait pas quand on lui faisait remarquer qu'elle était la seule vierge du groupe. Après quatre mois de relation, au début de l'été, elle m'a annoncé qu'elle était prête,

# ANTONIN

qu'elle voulait que je sois le premier. Cette demande m'a fait mal. Elle avait confiance et moi... je trichais. Je lui ai affirmé que je n'étais pas le bon gars pour elle. J'aurais tellement aimé lui expliquer les vraies raisons de notre rupture. Elle pleurait et j'avais envie de pleurer avec elle. Lui dire que j'avais essayé, que je souhaitais la désirer parce qu'elle était géniale, mais que j'en étais incapable... Qu'aurait-elle répondu si je lui avais avoué être d'abord sorti avec elle parce que je savais qu'elle ne me demanderait pas de partager son intimité ?

— T'en fais pas, continue finalement Yohan quand je me redresse, mon sac maintenant vide. Il y a plein de poissons dans l'océan.

Il se met à rire et je lui souris. Des poissons... Ce qu'il me faut, c'est un poisson arc-en-ciel... En fait, même si j'en trouvais un tout près, je ne pourrais pas tenter de l'attraper. Je n'en ai pas le droit. Personne ne doit savoir.

Tout en déblatérant sur un sujet que je n'ai pas saisi, Yohan me guide jusqu'à la place centrale, là où toutes les cliques d'élèves se réunissent. Notre petit groupe se tient toujours près du mur du fond. Si nous sommes à l'extérieur, notre place est devant les gros rochers, entre le banc et le passage piétonnier. On a alors une vue parfaite sur toute la cour. C'est le meilleur endroit. Je sais que beaucoup nous envie, je le vois dans leur regard quand je les salue, quand

je parle à des gens qui sont hors de notre groupe. J'essaie très fort de ne me faire détester par personne.

— Tiens, un revenant ! s'exclame Josiane lorsque je m'assois près d'elle.

— T'étais où ? On t'a pas vu de l'été !

— J'ai travaillé, que je répons à Douglas, surnommé Dougie par tous. Et puis, j'étais là, à ton dernier party.

— Dis-moi pas que t'as travaillé chaque fin de semaine, quand même !

— On peut pas tous avoir des parents qui paient tout, hein. Il y en a qui ont besoin de travailler, Doug, me défend Amélie.

Elle me sourit un peu. Ses yeux fixés sur moi sont tristes. Elle me manque. Je voulais tellement tomber amoureux d'elle ! Amélie a été celle, de toutes les filles avec qui je suis sorti dans les dernières années, qui m'a enfin fait accepter la solitude. J'ai fini de me servir des filles pour entretenir mon image de gars hétéro. Je l'ai blessée et je ne crois pas que je pourrai me le pardonner un jour.

— C'est quoi, ton premier cours ? me questionne Yohan.

# ANTONIN

— Maths...

— Crotte... Me semble que passer un peu de temps ensemble, ça ferait pas de tort...

— Même en classe ?

— J'ai pas le choix, tu t'occupes de tes légumes sans arrêt, me renvoie-t-il avec un clin d'œil.

Ça me fait rire. Dans ma ville, La Prairie, sur la rive sud de Montréal, il y a un marché de fruits et légumes, viandes et fromages, ouvert de mai à octobre. J'y travaille depuis trois ans. Comme je ne dépense pas, j'ai pas mal d'argent de côté. Je peux alors payer mes cours d'art et tout mon matériel sans devoir demander quoi que ce soit à mes parents.

On se sépare tous lorsque la cloche sonne. Je prends place près de James, une fois dans le local de maths. Il me salue d'un mouvement de tête. Je ne le connais pas beaucoup, mais il parle souvent à Yohan. Ils sont tous les deux très portés sur le sport, alors... Pendant qu'ils discutent, je peux regarder James à loisir, sans me faire remarquer.

Je connais Yohan depuis onze ans et j'en suis heureux, même si notre amitié n'est plus comme avant. C'est ma faute. Yohan, c'est le gars le plus populaire de l'école. Tout le monde l'admire, moi le premier. Il y a eu un temps, voilà quatre ans, où... où



mon admiration était trop importante... différente. Yohan est un joueur de basket, il est grand, il a un corps solide qui me semblait si invitant... Je voulais qu'il me regarde. Que ses yeux disent des choses, les mêmes qui me tourmentaient. Il me parlait de cette fille qu'il voulait et moi, j'étais isolé.

Après toutes ces années, je suis encore déstabilisé. C'était la première fois que je ressentais quelque chose de fort pour un autre garçon. J'ai compris ce que ça signifiait. J'aurais pu tout perdre : son amitié, le respect des gens autour de moi. Mes parents. Charles. Alors, j'ai pris mes distances. Mon cœur s'est calmé et, quand Yohan s'est mis à sortir avec Josiane, je n'ai presque pas eu mal. J'ai tout de même ce pincement au cœur quand je les vois ensemble. Il l'aime et ça semble si facile pour lui d'être aimé en retour. Il n'a pas peur que les gens changent d'avis.

Je cherche souvent à savoir comment ç'a débuté, tout ça, quand sont apparus les pétilllements, quel est le moment phare. Est-ce que j'ai senti un truc pour un gars pour la première fois quand j'ai regardé le fils du propriétaire de l'immeuble dans lequel je vivais avec mes parents biologiques? Il tondait le gazon, torse nu, et je l'observais par la fenêtre. Ça commencé lentement, insidieusement. C'était doux, c'était subtil. Puis, avec Yohan, ç'a été plus fort, plus surprenant, et j'ai eu peur. J'ai encore peur. J'ai été renversé, comme si on avait tiré un tapis de sous mes pieds. Je n'ose pas faire appel aux autres, n'attends

## ANTONIN

pas qu'ils me tendent une main pour m'aider à me relever. Je n'avais pas compris, avant ce moment, que mon émotion pouvait me faire perdre encore plus que ce que j'avais déjà perdu. S'il n'avait pas déjà été tout amoché, mon cœur se serait brisé davantage. Et puis, la douleur d'Amélie m'a achevé ; ça doit être pour cette raison que les souvenirs remontent plus souvent que d'ordinaire. Je suis encore par terre et ça m'écrase.

Tout juste avant mes six ans, ma mère est partie. J'ai demandé un cadeau d'anniversaire et elle m'a abandonné. Alors, je ne demande plus rien.

# 2

Dès que la cloche sonne la fin de la journée, je me dépêche de mettre mon cahier de physique dans mon sac et de quitter le local. Je percute Adam, un des élèves de la classe, dans le cadre de porte. Je lui fais signe de me devancer.

— Merci, me dit-il.

— Tu vas chercher tes frères et sœurs ?

— Ouais, soupire-t-il. J'ai pas envie, si tu savais...

Il me salue avant de partir à grandes enjambées. Je ne sais pas exactement combien ils sont, chez Adam, mais ils sont plusieurs. Comme dans les centres jeunesse.

— *Donne-moi ça !*

*Je me recroqueville dans le lit et serre l'oreiller contre moi pour me protéger. Je connais pas ce garçon, il est*

*beaucoup plus grand que moi, on m'a mis ici sans rien m'expliquer. J'étais dans notre appartement et puis à l'hôpital et puis chez cette dame et puis...*

*— J'ai dit : donne !*

*Il m'arrache l'oreiller des mains. Il le lance sur son lit et se laisse tomber sur son matelas. Pourquoi il a pris mon oreiller ? Qu'est-ce que je fais ici ? Et elle est où, ma maman ?*

*J'entends quelqu'un crier au loin, un cri de rage. Des pas dans le corridor. J'aime pas cet endroit. Le garçon s'est couché, il me tourne le dos. La madame m'a dit que les lumières allaient se fermer bientôt. J'aime pas le noir, c'est même pas une vraie couleur. Je l'ai entendu à la télé. Il n'y a pas de télé dans la chambre. Juste deux lits, moi et ce garçon...*

*Les lumières s'éteignent tout à coup. Il y a des plaintes dans les autres chambres, j'entends tout. Je renifle.*

*— Si tu pleures, je te pète la gueule.*

*— Ah, Tonin ! s'exclame Dougie dans mon dos.*

*Je me rends compte que je suis presque arrivé à ma case.*

# ANTONIN

— Je voulais te parler pour la fête de Yohan, dans un mois. Je pensais lui faire un gros party chez moi, comme l’an dernier, mais j’aurais aimé trouver un thème, rendre ça plus cool... T’as une idée ?

J’hésite une seconde à peine.

— Prends les ballons. Les balles, tout ce qui est rond. Yohan va aimer ça vu qu’il joue au basket. Et tu peux faire plein de conneries avec ça...

Je fais semblant d’avoir une poitrine et ça le fait rire.

J’ai un cours de dessin, ce soir. Les doigts me fourmillent déjà, je m’ennuie de l’atmosphère étouffante et pourtant si apaisante du studio de dessin. Mais, pour y arriver, je dois prendre l’autobus jusqu’à Montréal, marcher un bon moment ou me caser dans le métro bondé durant l’heure de pointe. Je marche vers l’arrêt d’autobus. Quelques secondes plus tard, ce dernier tourne le coin. Je prends place à l’arrière, mon tube à côté de moi. Il contient plusieurs feuilles blanches. Dans mon sac se trouvent mon carnet de croquis, mes crayons, mes feutres, mes fusains et mon fixatif pour faire tenir la poudre des crayons en place.

L’autobus s’arrête à un feu rouge. Dans la voiture, à droite, il y a un couple, je les vois se tenir la main. Je détourne les yeux. Peu importe. Je n’ai pas besoin

de ça. J'ai déjà plus que ce que je mérite. J'ai eu de la chance d'être choisi. Mes parents adoptifs auraient pu prendre n'importe qui... Ils avaient déjà Charles, ils voulaient d'autres bébés, mais non... ils m'ont choisi. D'aussi loin que je me rappelle, j'ai toujours senti que quelque chose clochait, chez moi. Et eux, ils n'ont rien vu. Est-ce que ma mère biologique savait ? Mon père biologique devait savoir. Il me détestait vraiment.

Je quitte l'autobus et me dirige vers le métro. Dans le fond du wagon, je tente de ne pas prendre trop de place avec mon sac d'école et mon tube de dessin. À Berri-UQAM, j'emboîte le pas au troupeau de badauds jusqu'aux sorties, puis j'emprunte quelques rues avant de finalement approcher d'Artus, l'école d'art.

Je suis des cours de dessin aux Beaux-Arts depuis un peu avant mes huit ans, un an et demi après mon arrivée dans cette famille. Charles avait demandé à jouer au hockey, l'année précédente, alors qu'il avait tout juste cinq ans. J'ai essayé, moi aussi. On m'offrait quelque chose et c'était la première fois... Entre les entraînements et les matchs, ou assis sur le banc, je gribouillais toujours. Je dessinais pour Charles. Je traçais des choses, il exécutait les signes pour chaque mot. C'est comme ça que j'ai appris sa langue.

Je n'ai jamais demandé à suivre des cours de dessin. Je croyais que je devais trouver un sport que

## ANTONIN

j'aimais et le pratiquer, parce que, eux, ils aiment le sport. Mais mes parents se sont rendu compte que je maîtrisais parfaitement les reliefs, les proportions, sans même qu'on me les ait enseignés. Que je dessinais partout, tout le temps. Ils m'ont proposé d'avoir un professeur qui m'aiderait à évoluer et je n'ai jamais arrêté depuis.

J'entre dans le vieux bâtiment où l'école loue ses locaux et je soupire d'aise ; l'endroit me manque toujours lorsqu'il est fermé durant le mois d'août. Je m'ennuie des odeurs de vieux bois et de vernis qui flottent dans l'école. Des enseignants et de W... des élèves.

Sur le tableau d'affichage, il y a toujours quelques annonces ici et là, des offres d'assemblage de portfolios, des demandes de matériel, l'horaire des réservations de la chambre noire, etc. Je jette un œil à cette dernière feuille, bien que je ne connaisse rien à la photographie. Elle est vide. Sur le babillard, on trouve aussi la liste des cours et les studios dans lesquels ils se déroulent. Je cherche le cours de dessin de madame Marcelle.

— Tu es au studio 6, dit une voix derrière moi.

Un doigt pointe le bon local sur la feuille.

— Ça va, Antonin ?

Je tourne à peine la tête. Je sais que l'auteur de ces paroles est tout près, mon sac est pressé contre mon dos. Son odeur, sa voix... Malgré moi, mon rythme cardiaque s'accélère.

William.

Il s'éloigne avec un sourire et emprunte l'escalier. Il est tellement... Je n'ai pas de mots. Je fixe la feuille, attends que mon rythme cardiaque se calme, puis je descends lentement les marches et me dirige vers la salle de bain. Je pousse la porte et...

— Tu me suis ou quoi ? sourit William.

— Je... Euh...

Will a mis sa main sur ma taille pour que je ne le percuote pas et elle reste là... Il... Elle y est toujours. Sa chaleur et sa proximité embrouillent mon esprit.

— Je te vois plus tard.

La main s'en va.

Une pression au creux de l'estomac, je fixe la porte qui se referme. Je soupire et me place devant un des urinoirs. C'est toujours pareil avec Will.

Après m'être lavé les mains, je me rends au studio. C'est une petite pièce, sans fenêtre, éclairée



## ANTONIN

par de grosses lampes. Des chevalets sont déjà installés autour d'une plateforme. Je m'installe près de la porte. Une douzaine d'autres personnes sont arrivées et elles discutent. Madame Marcelle, une femme d'une soixantaine d'années, frappe dans ses mains.

— Cadeau du jour pour vous dérouiller ! Modèle nu. Nous ferons trois poses de vingt minutes chacune. Pour aujourd'hui, prenez du plomb et tentez seulement de vous familiariser avec le corps du modèle. Poussez vos traits, sentez sa présence.

Je détourne les yeux, mal à l'aise. Je n'ai pas vraiment apprécié les séances de modèle nu que j'ai eues dans les dernières années. J'aime dessiner les gens, mais... habillés. J'aime essayer de savoir ce qu'ils pensent en reproduisant leurs visages. La première fois que j'ai vu une femme nue, un modèle, j'avais treize ans et... rien. Charles s'était énervé quand je lui avais raconté mon cours et il avait voulu connaître tous les détails. Je ne savais pas quoi dire, ce n'était qu'un corps, après tout.

J'ajuste mon tabouret, regarde derrière moi. William.

Qui retire son chandail, porte les mains vers son pantalon. Will qui change manifestement d'idée, se penche et se débarrasse de ses souliers et de ses bas avant de se redresser pour enfiler un peignoir, qu'il

prend derrière lui. Je me détourne brusquement quand Will cherche le bouton de son jeans entre les pans du peignoir.

Le souffle court, je fixe la feuille blanche devant moi. Un modèle nu masculin ? Je ne veux pas ! Et puis... Will ? Il est élève ici ! Il fait de la photo et de la peinture, pourquoi jouerait-il le modèle en dessin ?

Il marche vers la plateforme. Pitié. Pas lui.

— Reste debout au centre pour la première pose, dit la professeure. Regarde vers le haut, ils pourront mieux voir ton cou.

Il ouvre le peignoir. Je regarde ailleurs. Mais je veux voir, je veux tellement voir... Quelques personnes s'activent, j'entends le bruit des mines sur les feuilles, qui m'apaise d'ordinaire... Pas aujourd'hui. Subtilement, je lève les yeux.

William Paquin... Chaque fois qu'il me sourit, je me sens totalement stupide. Je ne peux jamais m'empêcher de le regarder un peu trop longuement. Quelque chose chez lui me rend... inapte. On n'a eu qu'une seule classe ensemble, c'était le cours de peinture niveau 7, il y a deux ans. C'était la première fois que je le voyais à l'école. Nos regards se sont croisés et mon cœur s'est emballé et les mains se sont mises à me fourmiller. Je n'avais plus de sentiments pour Yohan depuis longtemps et mon attirance

# ANTONIN

s'est tout à coup portée vers William, comme un volcan, une tornade. Avec Yohan, c'était une grosse vague. Avec Will, c'est un tsunami. Et ça ne veut pas s'arrêter.

Mes pupilles glissent. Ses cheveux courts, frisés. Son cou. Le menton levé un tout petit peu vers le plafond comme madame Marcelle le lui a demandé, il fixe un point invisible sur le mur. Sa peau foncée. Les épaules carrées, le torse... Il est tellement beau. Ses biceps sont apparents. Il ne faut pas que mes yeux descendent, mais je n'y peux rien. Une ligne de poils commence en haut de son nombril. Mes joues sont brûlantes. Entre ses jambes légèrement écartées, son pénis et ses testicules sont bien là, à quelques mètres seulement.

— C'est terminé, lance madame Marcelle, me faisant sursauter. Merci, William, beau travail.

Instantanément, les discussions reprennent. Déjà vingt minutes ont passé ? Will a remis le peignoir. Il faut que je calme les battements de mon cœur. Je n'aurais pas dû le regarder. Je n'ai aucun contrôle de moi-même quand il s'agit de Will.

— Oh, tu as déjà tourné ta page ?

Je sursaute à nouveau au son de sa voix. Il se tient juste à côté du chevalet, emmitouflé. Je détourne la tête. Personne ne semble accorder d'importance

au fait qu'il y avait un homme nu devant nous il y a seulement quelques minutes. Et moi, je ne peux effacer cette image de mon esprit. Est-ce que c'est à ça que je vais rêver cette nuit ? J'aimerais bien...

— Je peux voir ce que tu as dessiné ?

Je suis incapable de le regarder dans les yeux. Il va voir. Il va savoir tout de suite que je... que j'aime...

— Est-ce que ça va ?

— Oui, ça va, que je murmure.

— Est-ce que je peux voir ton dessin ? J'ai accepté de faire le modèle quand j'ai su que t'allais être là.

— Hein ?

Je ne comprends pas. Et j'ai encore chaud. Et son peignoir s'ouvre. Il a les yeux noirs. Vraiment, vraiment très noirs. Sa peau est plus foncée que celle de Yohan, l'angle de sa mâchoire est plus doux, ses cheveux, plus courts, ses yeux, plus... insistants.

— Je veux dire que tu as le coup d'œil pour les visages et le corps humain. C'est un honneur d'être dessiné par toi. Alors ? ajoute-t-il en touchant le dessus de la feuille sur le chevalet dans l'intention de la retourner.

# ANTONIN

Je le retiens en me levant.

— C'est pas très beau...

— C'est impossible, tu es le meilleur, ici.

Ça, c'est faux. OK, peut-être que c'est vrai, mais je n'aime pas qu'on me le dise. Être le meilleur vient avec beaucoup de pression. Will et moi avons fait quelques expositions ensemble avec les Beaux-Arts, et il me dit toujours que je suis talentueux. Et là... Il veut voir un dessin qui n'existe pas ! Parce que j'étais trop occupé à l'admirer pour dessiner.

— Tu devrais aller aux toilettes, me conseille William, pas trop fort.

— Pourquoi ?

Il fait un mouvement du menton vers le bas et je suis son regard. Mon entrejambe. Mon pantalon tendu. Je couvre mon érection prestement. Je ne l'ai pas sentie. Comment j'ai pu ne pas la sentir!? Ce n'est pas ma faute, je ne voulais pas, j'ai juste...

Je regarde autour, cherche une échappatoire. Il va comprendre que c'est à cause de lui ! Il va savoir que...

— Antonin, c'est pas...

Je ne saisis pas la fin de sa phrase, car je me suis reculé. Mon tabouret tombe sur le sol et le bruit métallique résonne dans le petit studio. J'attrape mon sac d'école, marche vers la sortie, bousculant mon chevalet au passage. J'ai besoin d'air.

Je m'arrête dans le corridor. Qu'est-ce qu'il va penser ? Il va le dire !

J'entends des pas, je reprends ma marche. Ma course, plutôt.

— Antonin, attends !

Il ne va pas me suivre dehors en robe de chambre, hein ? En haut des marches, j'écoute : silence. Il a dû rester dans le studio. Je me rends compte que je tiens toujours mon sac devant mon pantalon. C'est fini, je peux le remettre sur mon dos.

À l'extérieur, l'air chaud me frappe en plein visage. J'ai envie de pleurer. Mais je ne pleure jamais. C'est seulement que... j'imagine Will. Qui va vers mon chevalet pour voir ce que j'ai dessiné. Qui tourne la feuille. Rien. Rien du tout. Et il comprend que je l'ai regardé. Il comprend pourquoi je n'arrive pas à lui dire plus de deux phrases sans bégayer. Il comprend que je l'apprécie vraiment beaucoup. Le vide à la place de mon croquis va lui dire tout ça. Mon silence n'aura pas été suffisant pour cacher ce qu'il y a à l'intérieur de moi.